

René Lew,
29 novembre – 2 décembre 2012
(séminaires des lundis 3 et 17 décembre 2012)

Lecture réactualisée de « *Die Verneinung* »¹ de Freud

Il me paraît évident que dans ce texte concernant « *Die Verneinung* » Freud est plutôt timoré à l'égard de la récursivité dont il fait cependant état en termes discordanciels inapparents, autrement dit sans le dire, et sous couvert d'autre chose. Probablement qu'il est encore ambivalent (comme Lacan à mon avis le sera aussi) à l'égard de sa théorie, une théorie encore neuve, et, comme il craint les critiques, il préfère parer les coups par avance en ne radicalisant pas une position imprédictive. Pourtant c'est ce qu'il vise à spécifier sous l'angle de la dénégation en mettant en jeu existence subjective et modalités à l'opposé du propositionnel. Et c'est ce que je montrerai en relisant son texte avec un regard neuf. En quelque sorte la position de Freud en écrivant ce texte est le pendant de ce qu'il y développe de théorie eu égard à l'évitement du pénible. Mais ce n'est pas la seule fois qu'il se positionne ainsi.² On ne théorise jamais que (depuis) ce qu'on « est » ou plutôt ce qu'on veut devenir.

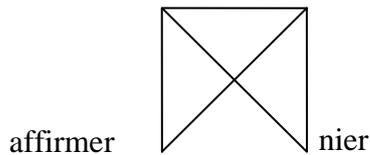
1. Modalisation et discordance entre affirmation et négation

D'emblée en effet, Freud ouvre la question du négatif par sa modalisation (*die Art*, la manière, le mode, p. 11). C'est une question de présentation (*vorbringen, ibid.*) et surtout de présentation verbale des « idées » : c'est une question d'expression (au sens initial du mot) et donc de mise en forme, ce qui implique et du grammatical et du logique, soit du propositionnel, soit encore une *lexis* sur laquelle se prononcer, par oui ou par non, pour affirmer ou nier (dénier)³.

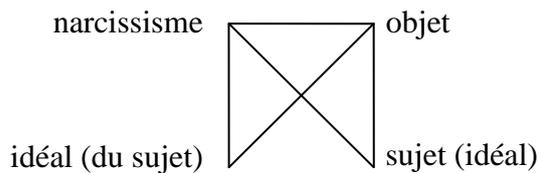
¹ S. Freud, *G. W.* XIV, pp. 11-15 (1925).

² R.L., *L'Acropole*, Lysimaque, à paraître.

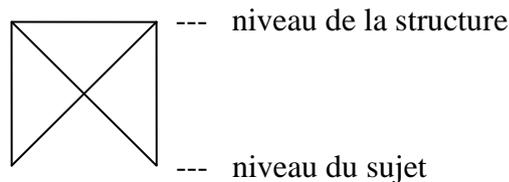
³ À noter que l'allemand, même dans la langue philosophique n'utilise pas le néologisme de « *neinen* », plus direct et plus simple pour dire « nier ». Mais sûrement qu'il ne s'agit pas d'être simple en la matière. Par contre le verbe *negieren* est facilement utilisé dans le sens de « dénier » (conduisant au « déni ») : démentir un fait, dénier une affirmation, décliner sa responsabilité, avoir un comportement négateur, voire négationniste ; ignorer un ordre, refuser une possibilité néanmoins présente ; introduire une négation dans une phrase. Voir S. Freud, *G. W.* XII, p. 100, à propos de l'Homme aux loups, traduit par « nier » in *Cinq psychanalyses*, P.U.F., 1967, en rapport avec la réaction thérapeutique négative.



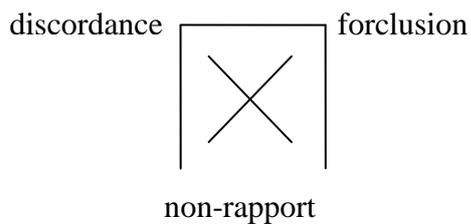
À ce niveau de positionnement subjectif, établi sur les modes imaginaire et symbolique de l'idéal,



la dénégation opère entre affirmer et nier, en intégrant en sa structure le non-rapport qui associe affirmer et nier en leur opposition. Mais cette opposition se résout par un passage plus structurel



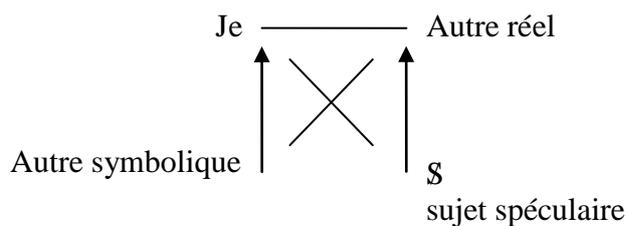
entre discordance et forclusion.



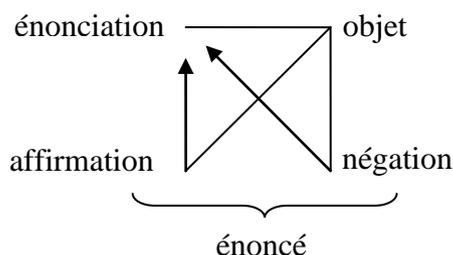
La (dé)négation porte plus précisément sur l'association, la représentation (*Vorstellung*, p. 12) réprimée, celle que le sujet (le patient) ne veut pas prendre en compte (où à son compte), mais qui lui tombe dessus (*dans l'idée : Einfall*) incidemment.⁴

La dénégation que Freud donne en exemple : « Vous allez penser que je veux dire quelque chose d'offensant, mais je n'en ai vraiment pas l'intention », résume bien la donnée du problème. L'affirmation (« ... que je veux dire quelque chose de blessant ») opérant par projection (« Vous allez penser... »),

⁴ « Incidemment » et « *Einfall* » ont des étymologies de signification comparable.



si on lui ajoute une négation (« mais je n'ai vraiment pas cela en tête »), implique de la part de l'interlocuteur (ici l'analyste) d'entendre cette part de l'énonciation (qui véhicule et que transporte la partie affirmative) malgré l'ajout de l'inflexion négative (qui porte l'autre part de l'énonciation) :



il s'agit d'entendre l'énonciation, malgré (*eben*) la part de l'énoncé qui la contredit. Entendre l'énonciation signifie s'occuper de l'incidence, de l'*Einfall* qui émerge malgré son rejet par le locuteur, pour en faire ressortir « le pur contenu » « en faisant abstraction (*absehen*) de la dénégation qui de toute façon la souligne.

À partir de cette dualité, Freud met alors en jeu une série d'oppositions binaires qui se développent par paliers. On distinguera schématiquement

le contenu de représentation refoulé	et	la forme de son expression apparente
affirmation	/	négation
refoulement	/	refoulé
inconscient	/	conscience
dépassement (levée) du refoulement	/	acceptation du refoulé
affirmé (énonciation)	/	dénié (énoncé)
processus affectif	/	fonction intellectuelle
	↓	(<i>scheiden</i>)

mais l'asphéricité de cette coupure mêle les éléments positifs et les éléments négatifs en les faisant passer de droite à gauche du tableau et vice versa.

La dénégation est en effet un mode d'acceptation intellectuelle (consciente) du contenu refoulé, en ce que ce mode consiste en une mise à distance de ce dernier qui est *présenté* comme ne concernant pas le sujet, mais, dans sa projection (*Projektion*, p. 11) sur l'interlocuteur (l'analyste), ce contenu est mis au chef de cet interlocuteur. C'est *comme si* (*als ob*) l'analyste avait effectivement interprété la proposition complète, celle qui est déniée (*i. e.* qui contient en son sein la dénégation)⁵, en ne retenant que son contenu positif. Il n'est donc pas étonnant, dans cette rhétorique, que, l'argument projectif étant déjà fourni tout cuit à l'analyste, celui-ci n'ait plus qu'à le ramasser pour prendre effectivement à son compte « le pur contenu de l'idée » pour le répercuter éventuellement à l'analysant.

Cette projection est qui plus est un mode de l'*Aufhebung*⁶ (p. 12). En effet cette dialectique de l'*Aufhebung* se présente ici ainsi, dans le cas projectif :

(négation → (affirmation → dépassement)),

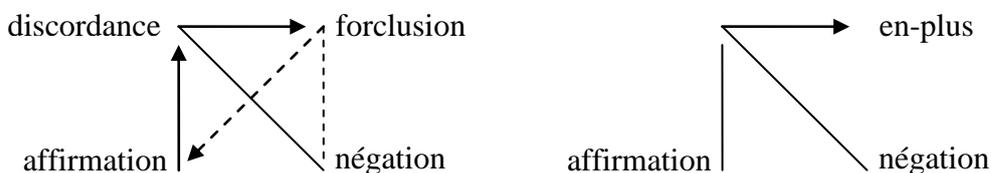
mais — si l'on fait cette fois l'économie de la projection par négation — cela peut se donner plus sûrement dans l'interprétation comme :

(affirmation → (négation → dépassement)).

Ce dépassement — que Freud note à la fin de l'article, j'y reviendrai — est la production d'un en-plus réel, par voie forclusive (ici plutôt donnée comme *Ausstoßung*, p. 15, que *Verwerfung*) :

(affirmation → (négation → expulsion)).

Mais cette forclusion est tributaire elle-même de la discordance qui se transcrit⁷ de fonctionnelle qu'elle est, cette discordance, en objet proprement forclusif eu égard à cette fonction dont il spécifie un mode de la valeur (c'est-à-dire un parcours réel, une forme imaginaire, un rapport symbolique ... de valeurs).



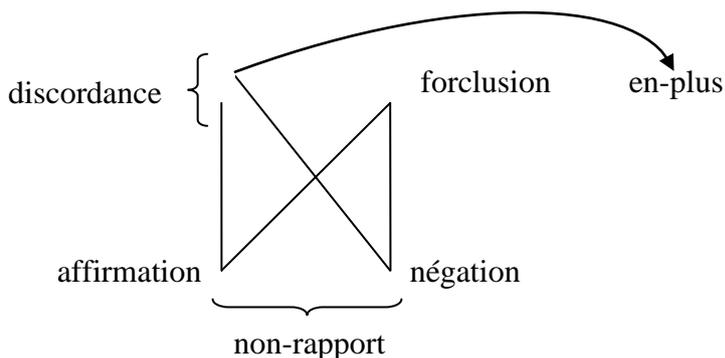
Le lien de la négation à l'affirmation — en ce qu'il appelle à son contournement du fait du non-rapport qui joue entre cette négation et cette affirmation (un saut est ici nécessaire) — va se trouver traduit (en ce lien correspondant à un détournement) par discordance et forclusion associées. Autrement dit, à la place du lien trop direct, trop réducteur, trop simplificateur en tant que faille de la négation à l'affirmation, c'est du détour par la discordance et la forclusion, mettant en jeu un objet surnuméraire, qu'il va s'agir :

(négation → (discordance → forclusion)).

⁵ Cette précision tient à l'asphéricité de l'ensemble : la positivité s'impose de la suppression de la négation, mais cette suppression est aussi en elle-même négation.

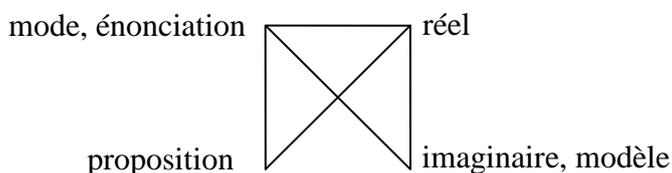
⁶ R.L., « *Aufhebung* et échappement », in *Équivocités, récursivité, imprédictivité*, Lysimaque, à paraître. On peut d'ailleurs se demander ce qui, dans cette rhétorique, amène l'analysant à fournir l'évidence de l'interprétation à l'analyste. On voit mal alors en quoi ce ne serait que pour maintenir le procès inconscient. Mais ce n'est peut-être qu'une façon de refiler le bébé à l'analyste avec la consigne : qu'il s'en débrouille.

⁷ Cette transcription est proprement une *Vertretung*, car elle apparaît en clair quand la forclusion n'est pas encore aboutie. Voir Freud, à propos de fixation, c'est-à-dire de forclusion dédialectisée de la discordance, quand il parle de *Libidovertretung*, G.W. XI, p. 374.)

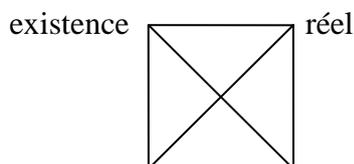


On saisit ici le lien de la positivité discordancielle à la négativité objectale de la forclusion, en ce que ce lien est proprement une *Aufhebung*, un échappement du processus affectif de refoulement qui s'inscrit ainsi *dans* le processus intellectuel de conscientisation (et malgré lui). Mais par cet échappement, c'est à un dépassement de la négation qu'on assiste, concernant le propositionnel seul, quand le mode existentiel et énonciatif reste encore opératoire, intouché en quelque sorte, malgré l'apparence de sa levée et de son dépassement dialectique. Une stricte levée du procès même de refoulement — concernant bien entendu tel contenu refoulé — n'est pas immédiatement acquise et nécessite un contour plus vaste encore, afin de ne pas amener le sujet à se heurter forclusivement à un réel d'autant plus consistant.

C'est pourquoi Freud va être obligé de reprendre toute sa construction, cette fois en termes de jugement, concernant dès lors le réel et non plus le propositionnel.



Le contournement passera donc, en plus du circuit discordance-forclusion, par cet autre circuit existence-réel⁸, superposé au précédent.

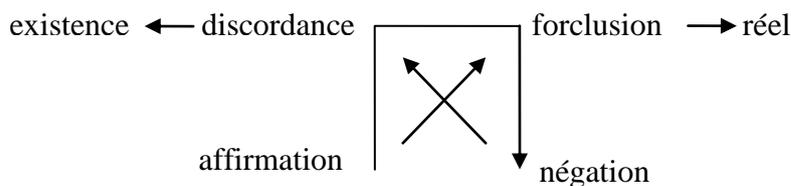
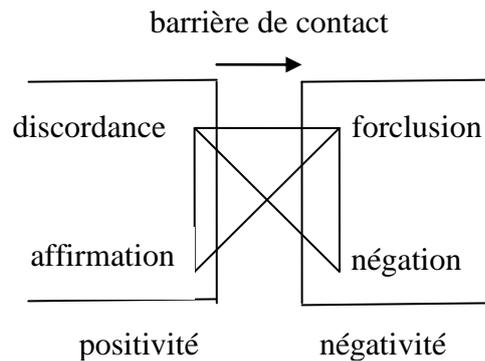


*

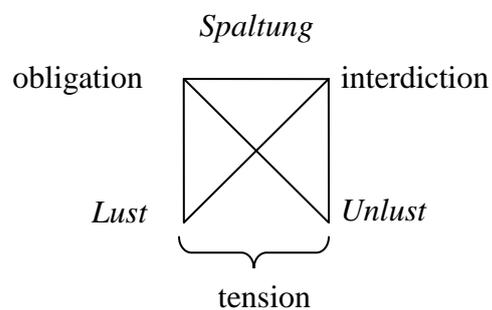
⁸ Voir la question de *die reale Existenz* dans « Un trouble du souvenir sur l'Acropole », G. W. XVII.

2. Construction concomitante du réel et de l'existential subjectif

L'on va donc passer outre la faille subjective entre négation et affirmation pour faire transiter l'existence structurale du sujet par les modes positif (discordance valant mise en rapport existentiel) et négatif (forclusion valant rejet constitutif d'un réel — ce qui reste aussi un mode de liaison, si on accepte le principe freudien d'une barrière de contact, ou d'un fossé faisant lien, un clivage associatif en quelque sorte, et c'est la *Spaltung* du sujet dans le processus de défense⁹).

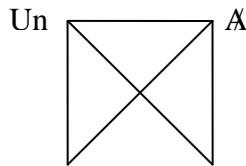


Le processus de défense opère entre obligation et interdiction, selon une modulation déontique de la jouissance.



⁹ S. Freud, « Le clivage du sujet dans le processus de défense », trad. fse in *Réalités, idées et problèmes*, t. II, P.U.F.

Le sujet est ainsi clivé entre *Lust* et *Unlust* (c'est son aliénation), soit entre l'Un et l'Autre, ou entre l'impératif de jouissance et l'interdit qui lui est relatif, émanant de l'Autre (donné comme parental par Freud).



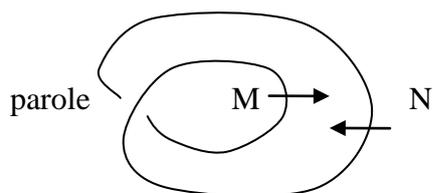
Soit la « grille » de l'aliénation (qu'elle soit réelle, imaginaire ou symbolique) :

$$(Un \rightarrow (Un \rightarrow A)).$$

Le sujet est clivé entre se rendre à l'impératif de sa jouissance (sous l'angle de la masturbation) et se rendre à l'interdit qu'exerce l'Autre sur lui (interdit assorti d'une menace de castration). Dès lors le sujet s'en tire en payant tribut des deux côtés : il fait glisser sa satisfaction sur un fétiche à valeur de pénis ou du moins support d'une fonction de jouissance sur laquelle il fonde en définitive son existence de sujet de la jouissance.

Pour aborder de façon métapsychologique ce transit structurel, Freud insiste sur la fonction *intellectuelle* du jugement. Cela laisse de côté ce que j'appellerai le jugement inconscient, *affectif*, processuel et non propositionnel. Cette fonction intellectuelle, en ce qu'elle détermine des propositions (*Gedanken* chez Frege, ici *Gedankeninhalte*, p. 12), est distincte de la fonction du refoulement. Mais Freud utilise pour ce dernier le terme de « processus » (*Vorgang*, *ibid.*). La fonction *intellectuelle* de jugement se doit (c'est son devoir, *Aufgabe*, *ibid.*) d'affirmer ou de nier des contenus de pensée (*i. e.* des contenus propositionnels). Ces « contenus » sont des *lexis*, de pures phrases grammaticales désubjectivées, sur lesquelles le sujet doit se prononcer pour ou contre, de façon apophantique. Avec cette inflexion : un contenu assertif bénéficie du régime de positivation de toute assertion et s'y opposer nécessite bien de lui adjoindre une négation, mais cependant pas de le certifier comme tenable (voire « vrai » ou « vraisemblable », *wahrscheinlich*, p. 11, où c'est donné, mais négativement, au super-superlatif : le plus invraisemblable de tout, *das Allerunwahrscheinlichste*). On peut donc confondre une *lexis* et une assertion. C'est pourquoi Frege lui adjoint un signe diacritique d'assertion dans sa langue formulaire et conceptuelle écrite (*Begriffsschrift*), afin de détacher l'assertion de sa *lexis*.

La négation — et d'autant plus la dénégation comme mode projectif et anticipant (le sujet se protège par avance de l'opinion défavorable, à son sens, ou simplement négative (!), toujours à son sens, de l'interlocuteur) — participe du processus de défense, comme le clivage ou le décalage (*Entstellung*), et même si elle n'est pas située au même niveau structural. « Ce n'est pas ma mère » signifie : « N'allez surtout pas penser que ce puisse être ma mère, car cette idée me rebute, et je la repousse en l'émettant moi-même à votre place, je la repousse d'avance pour que vous ne l'avanciez pas vous-même, des fois que cela me toucherait de l'entendre de votre bouche, puisque vous êtes moins enclin (que moi) à refouler, c'est-à-dire que vous ne sauriez refouler cette idée à ma place. » Sans donc me mettre à votre place ni vous mettre à la mienne (et malgré l'unarité de la parole dans l'interlocution),



je préfère me débarrasser par avance d'une idée si encombrante et que je n'assume pas (assumer = *annehmen* → *Annahme*, acceptation, hypothèse, p. 12). Au plus direct : je nie ce (ce contenu) que je veux refouler. Car, en termes de refoulement secondaire, il ne peut être refoulé qu'une représentation ou un contenu de pensée, une proposition explicite ou explicitable, ou justement pas et uniquement implicite, si cette proposition est refoulée. « La condamnation est le succédané (*Ersatz, ibid.*) du refoulement », dit Freud. Le « non » propre à un jugement de condamnation, de réprobation ou de révocation est une marque, un logo, une estampille du refoulement, un certificat d'origine qui lui est relatif, comme un « made in Germany », dit Freud. En ce sens la négation est un symbole permettant (c'est un moyen, *vermittelt, ibid.*) au penser (*das Denken*, p. 13), c'est-à-dire à la conscience, de se libérer du refoulement et d'atteindre, d'utiliser et de maîtriser des contenus dont il ne saurait se passer pour son accomplissement (*i. e.* pour l'accomplissement de sa fonction, opérant dès lors par une voie négative, spécifiant l'inconscient et à la fois lui échappant en le dialectisant jusqu'à son dépassement). Si de tels contenus ne pouvaient être utilisés, le sujet verrait s'amoinrir ses possibilités noétiques. Parallèlement, un « non » « nomme » le refoulement pour l'extérieur, mais — on le verra — un tel « non » ne saurait émaner de l'inconscient.

Mais cet ensemble « *lexis* + négation » appelle à opérer (comme fonction du jugement) selon deux axes, avec deux visées, comme souvent chez Freud. Ces deux décisions (*Entscheidungen, ibid.*) sont (comme le dit l'étymologie, tant en français qu'en allemand) deux modes de la coupure. Le dualisme freudien s'en détermine — que nous pouvons étendre en termes de *paire* ordonnée :

(fonction → (fonction → objet)),

résumée en (fonction → objet), y compris à faire valoir la première occurrence du terme de « fonction », comme fonction de nomination, pointée par le nom que prend la fonction, et, sous couvert de ce nom, la raison signifiante du lien fonction → objet.

(1) Le premier choix (la première décision) est *prédicatif*, il consiste à appliquer ou non un prédicat à une chose (*ein Ding, ibid.*). Je dis « appliquer » pour jouer du choix subjectif, mais Freud le souligne comme signifiant : c'est dans et par le langage qu'on peut attribuer ou refuser prédicativement une qualité (*Eigenschaft*) à quelque chose (ici c'est une supposition, *Annahme*, d'inhérence ou d'adhérence d'une telle qualité, prédicative, à une chose)¹⁰. Je le précise tout de suite après le (2).

(2) Le second choix est *imprédicatif*, puisqu'on ne dispose pas d'emblée de la chose pour ne la qualifier comme il lui conviendrait que secondairement. Ce second choix est imprédicatif du fait que l'on part d'une représentation (*Vorstellung, ibid.*) et qu'il s'agit d'en retrouver la raison d'existence (*die Existenz, ibid.*) dans la réalité.

Ici les mots de Freud (p. 13 toujours) ne sont pas anodins :

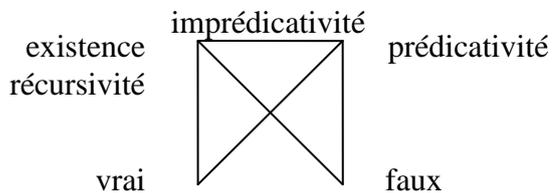
(1) <i>zu-</i>	/	<i>absprechen</i> :
parler à... :		dénier, refuser,
		déclarer déchu,

¹⁰ R.L., *La chose comme supposée*, Lysimaque, à paraître.

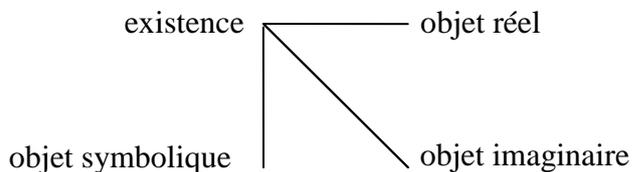
annoncer, dirai-je	condamner :
(2) <i>zugestehen</i> /	dénoncer, dirai-je
avouer,	<i>bestreiten</i>
accorder,	contester
concéder	

De façon approchée, je dirai : (1) annoncer (voir l'Annonciation mystique) ou dénoncer une qualité à une chose, soit : attribuer ou refuser en *parole* (*sprechen* = parler), la lui envoyer dire ou non ; (2) concéder (attribuer, derechef) ou contester à une représentation sa correspondance avec un contenu de réalité (un contenu de réalité, cette fois, et non plus un contenu de pensée) et cela passe par céder, tester... De toute façon, il s'agit d'un choix subjectif

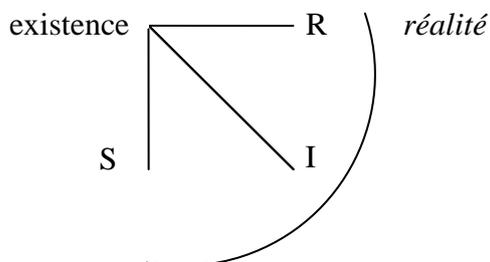
- (1) prédicatif, vrai ou faux, pour ou contre, dans le premier cas ;
- (2) imprédicatif, à vérifier auquel cas si l'hypothèse récursive a son équivalent dans la réalité : alors il s'agit bien d'existence, dans le second cas.



Mais l'existence dans la réalité concerne les objets (en ce qu'ils sont des transformés de la raison fonctionnelle d'existence modale, distincte du propositionnel¹¹)

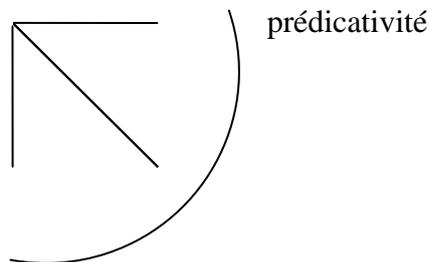


et la réalité est celle de ces objets comme objets du monde.



¹¹ J. Lacan, *Autres écrits*, p. 450.

Ces objets sont en particulier ceux de la logique, le vrai et le faux, et l'objet validé comme réel par un prédicat et participant dès lors pour sa part d'une classe d'objets, jusques et y compris le vrai et le faux.



(1) La qualité, sur laquelle il s'agit de trancher, entre dans un dualisme, selon le plus pur style freudien.

	bon	mauvais
	utile	nuisible
dans le langage des motions pulsionnelles		
les plus anciennes :		
ça, je veux le manger	ça, je veux le cracher	
en moi	hors de moi	
introduire	exclure	
dedans	dehors	
introjecter	rejeter	
<i>Lust-Ich</i>	<i>Real-Ich</i>	
moi →	étranger	
	extérieur	
	mauvais	

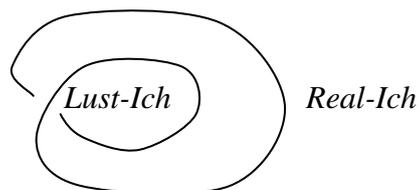
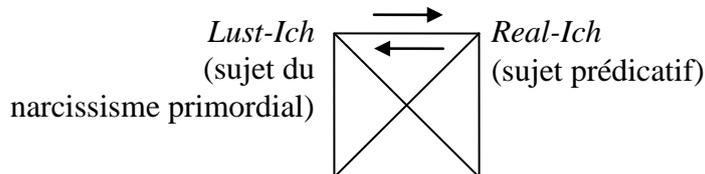
Initialement, l'extérieur, le mauvais, l'étranger au sujet lui est identique, avant d'être évacué sur l'extérieur (avant que le sujet ne lui ferme sa porte : *ausschließen, ibid.*).

Le choix prédicatif binaire (vrai/faux, bon/mauvais, moi/monde...) est facile. C'est une question d'admissibilité, et plus exactement de non-séparation, de non encore séparé : ce qui m'appartient, ce que je conserve, ce qui me constitue ne peut être que bon (s'il est mauvais, il pathologise, comme dans la mélancolie). Et ce que je rejette, je ne l'exclus que parce qu'il est mauvais, dans un effet de séparation cette fois effective. Reste à spécifier sur quelle base s'organise ce bon, interne, personnel,...

(2) Or cette base est l'effet d'une supposition d'existence (de moi, du monde...) et tout le propos du second mode de choix inhérent au jugement est de conceptualiser l'assise de cette existence. Cette assise peut être encore prédicative : je pars alors de l'objet et des qualités que je lui accorde (en contrepoint de mes intérêts), par quoi je le définis (et donc le construis) pour en asseoir ma propre existence sur ce qui me convient de cet objet et que je peux m'introjecter pour le récupérer —au-delà de ce que j'ai conservé pour devenir ce premier moi-même que spécifie ma jouissance (*Lust-Ich*). Ainsi est-ce comme *Real-Ich* que je me situe prédicativement : sur ce versant de l'objet. Si donc je fonde ma position imprédicative sur la persistance d'un choix prédicatif, ce ne peut être qu'en déconstruisant celui-ci pour l'introduire en moi (imprédicativement : c'est par supposition que je le déconstruis en le délestant de ses attributs). Dès lors je ne peux qu'appréhender négativement

cette déconstruction, c'est-à-dire exprimer la déconstruction par une négation en passant ainsi à la destruction.

La question se développe en deux temps et devient donc (1er temps) celle du passage au réel de ce qui est uniquement représenté, *i. e.* supposé en tant que chose (*Ding, ibid.*) et puis celle de son assimilation seconde (2nd temps). Il s'agit bien (en associant ces deux temps) de ce qui fut envisagé — à partir de l'angle d'abord du choix organisé alors depuis l'imprédictivité — en tant que passage à la réalité prédictive, mais sous la dépendance du *Lust-Ich*. Ce passage à la réalité, s'organisant cette fois, non plus comme évacuation, mais comme un choix de vérification et surtout une évaluation attenante au processus lui-même ainsi organisateur de la réalité, un tel passage (*Vertretung*, dirai-je, et *Libidovertretung*, pour continuer de parler comme Freud) est ici proprement imprédictif. Car l'intérieur ne se développe pas depuis une séparation d'avec un extérieur prédictif, mais c'est l'inverse, précise Freud ; et ce passage donné comme épreuve de réalité (*Realitätsprüfung, ibid.*) implique que la réalité — et ce qui y passe du sujet, y compris ce qui, relativement au sujet, est concerné par cette réalité, soit le *Real-Ich*, le sujet relatif au réel et non plus à la jouissance — est un développement (*sich entwickelt, ibid.*) du *Lust-Ich* initial (*anfänglich*). Ici Freud parle d'un *Lust-Ich* qui antécède un *Real-Ich*. Il a la position inverse dans sa métapsychologie. Plutôt que de voir là une antinomie qu'il aurait omis de réparer, je préfère considérer, comme Lacan dans son « Introduction au séminaire sur *La lettre volée* », un premier réel servant de base à la jouissance qui y introduit une syntaxe pour en constituer un second réel, rationnel cette fois et autrement organisé qu'au hasard, comme paraît l'être ce premier du point de vue du second. Pour ma part, je pencherai plutôt pour une dialectique entre *Real-Ich* et *Lust-Ich*, c'est-à-dire une réversion entre eux.



De toute façon construction et déconstruction vont de pair comme sujet prédictif (construit objectalement) et sujet imprédictif (supposé à la jouissance).

Comment reconnaître (ou retrouver) dans la réalité à laquelle nous n'avons accès que de façon signifiante (*Wahrnehmungszeichen*, par des signes spécifiant de façon perceptive la réalité) ce qui sinon n'a d'existence que supposée (représentée). Ce n'est plus, dit Freud, une question de savoir si quelque chose (d'extérieur, de perçu, une chose, *etwas Wahrgenommenes, ein Ding*, p. 13) doit être intégré au sujet (*aufgenommen, ibid.*), mais, à l'inverse, cela concerne ce qui du sujet, ou présent dans le sujet au seul titre d'une représentation, peut être retrouvé (*wiedergefunden, ibid.*) dans cette réalité, à laquelle on n'a

affaire en retour qu'au titre d'une perception (*die Wahrnehmung (Realität)*, *ibid.*), même si cette approche en oublie la constitution imprédictive des choses.

Bien sûr, c'est toujours une question de dehors (*Außen*) ou de dedans (*Innen*), mais ici c'est tout le problème de la constitution de cet abord prédicatif du réel. L'imprédictif, le non-réel (*das Nichtreale*), l'uniquement représenté, le subjectif (*das Subjektive*) n'est qu'intérieur ; le reste, *das andere* (*ibid.*)¹², est aussi (*auch*, *ibid.*) dans l'extérieur. C'est une double présence, mais discordancielle, l'uniquement représenté n'est présent (*etwas Vorhandenes*, *ibid.*) qu'au dedans, quand ce qui est réel (*[das] Reale*, *ibid.*) est aussi présent au dehors. C'est bien une affaire de jouissance (*Lustprinzip*, *ibid.*), car au terme de ce développement (à entendre aussi au sens propre d'un déploiement), de cette constitution du réel, c'est le sujet de la jouissance qui s'avère instauré (*gesetzt*). De façon empirique (*die Erfahrung*, l'expérience) Freud redéfinit en insistant la constitution prédicative des choses (*ein Ding = Befriedigungsobjekt*, un objet de satisfaction) : il n'importe pas uniquement qu'une telle chose possède la qualité « bonne » de façon à gagner son admission (*Aufnahme*) dans le sujet (*ins Ich*), mais aussi (p. 13) il importe de savoir si elle existe dans le monde extérieur, de façon qu'on puisse s'en emparer selon besoin.

Pour moi, cela pose encore la question antérieure de savoir ce que je peux reconnaître dans la réalité comme étant un objet d'intérêt pour moi, un objet de désir, un objet suscitant un intérêt à un point tel que je cherche à me l'accaparer. Avant toute reconnaissance réaliste de son existence extérieure, c'est toute la démarche de ce que *je suis* à ce qu'*il peut être* qui compte de façon qu'il convienne à ma structure et que je puisse l'y intégrer en le prenant à mon compte pour en faire un objet mien. Plus que la question : qu'est-ce qui m'intéresse dans le monde ?, vient la question de ce qu'il m'importe d'y trouver au profit de ma satisfaction. Qu'est-ce qui m'importe à ce point que je veuille me l'approprier pour m'en satisfaire ? Et comment ce jeu de la satisfaction est-il possible ? Je vois mal comment revenir à un tel fondement de la question — pour parler quasiment freudien — sans me dire qu'avec la question que je pose relativement au monde, c'est de la question de la constitution d'un monde *ad hoc* à ma satisfaction qu'il s'agit.¹³ Pour Freud nous ne sommes que dans le duplicata (*Wiederholung*, p. 14) des perceptions qui ont induit les représentations en cause. Cela pourrait sembler passif, mais ne l'est pas. En un sens prédicatif, comme Freud le dit (*ibid.*) : « l'existence d'une représentation [en ce qu'elle est issue de la réalité] est une garantie pour la réalité du représenté ». Lacan prend les choses à l'envers : « C'est justement de ce qui n'était pas que ce qui se répète procède. »¹⁴

Aussi Freud prend-il une position réaliste à dire, mais depuis le versant de la réalité, que « le subjectif et l'objectif » ne sont pas différenciés depuis le début. Le penser a la capacité de reproduire dans la représentation ce qui a été une fois perçu, afin de le rendre actuel (*gegenwärtig*), sans plus de nécessité qu'il soit encore présent extérieurement pour cela.

Mais ici la position réaliste de Freud vacille vers une position plus nominaliste, même si elle ne l'est pas tout à fait. Car sous la démonstration d'évidence de Freud — proche du lieu commun : on ne se souvient que de ce que l'on a déjà rencontré¹⁵ — se cache une position plus précisément imprédictive. Tout tourne autour du *wiederzufinden* que Freud souligne (*ibid.*) : bien sûr l'épreuve de réalité ne consiste pas d'abord à trouver dans la réalité perçue, dans la perception réelle, l'objet correspondant à sa représentation, mais à le retrouver, afin de

¹² Ici on attendrait, comme dans « Le moi et le ça », *G. W. XIII*, p. 249-250, « *das Andere* », l'Autre majuscule.

¹³ Pour comparer, on peut lire R. Carnap, *La construction logique du monde*, Vrin, 2002.

¹⁴ J. Lacan, *Écrits*, p. 43.

¹⁵ Mais ce réalisme est contredit par les souvenirs-écran, construits de toutes pièces.

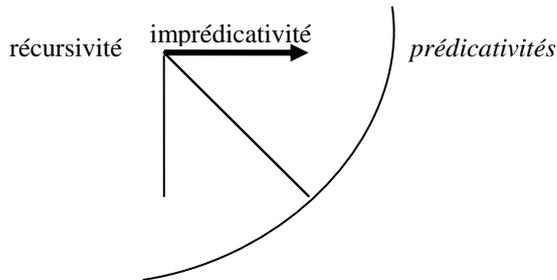
se *convaincre* qu'il y est encore présent, quand bien même il existerait dans la représentation. (La garantie que procure la représentation est donc précaire.) La force de la pensée pourrait être de créer ses objets dans la réalité, elle pourrait aussi être d'annihiler l'objet réel dès qu'il devient objet de pensée (selon un changement de registre, disons). Je dirai plutôt que la force de la pensée est telle que ce qu'elle se représente va de fait pour elle, sous sa détermination, jusqu'à créer dans l'extérieur les modes d'exploitation de la supposition mettant une telle organisation dedans/dehors en place. Pour moi, ce qui se présente comme nécessaire à retrouver ne se présente effectivement dans sa nécessité qu'afin de corroborer ce que les possibilités noétiques assurent de maîtrise des choses en ce qu'elles suscitent le mode de reconnaissance du sujet eu égard au monde, un mode de reconnaissance qui modèle ce monde de façon qu'il corresponde à ce que le sujet en attend inconsciemment, bien entendu, y compris sous la forme d'un échec. Du moins, si un tel monde est façonné de manière *ad hoc* pour correspondre à l'attente du sujet, c'est que ce dernier ne le *reconnaît* pas d'abord, mais *l'induit*, de façon toute probabiliste en éliminant ce qui lui paraît devoir être rejeté. C'est dans l'élimination — là-dessus je reste freudien — que se suscite le développement objectal du monde depuis ce que la supposition de jouissance, et la jouissance de la supposition, développent d'objectivité dans ce qui s'en constitue comme monde. Ainsi peut-on dire effectivement que se reconnaît dans le monde et s'avère y être possiblement retrouvé, ce que le sujet y aura mis en tant que transposition des hypothèses de départ. Pour le coup cette démarche est imprédictive. Assurément nominaliste par là-même.

C'est pourquoi Freud vient à spécifier que la reproduction du perçu dans la représentation ne se fait pas à l'identique, mais que des omissions, ou des emmêlements ou des fusions de divers éléments peuvent en modifier la teneur. L'épreuve de réalité, selon Freud, sert alors à contrôler jusqu'où les décalages (*Entstellungen, ibid.*) peuvent aller. En sens inverse, de l'intérieur vers l'extérieur, puisque Freud parle de développement (*sich entwickelt*, p. 13) de l'extérieur depuis l'intérieur, ce qui pour moi est une composition des extensions depuis l'intension fonctionnelle, en sens inverse, donc, l'épreuve de réalité n'est pas vérification mais production de cette réalité depuis l'idée toute récursive que le sujet s'en fait : à n'être capable de reconnaître quoi que ce soit qu'à la condition de le faire correspondre à ce qu'il en attend afin d'en tirer jouissance, le sujet fonde son existence sur cette projection. On ne jouit que de ce que l'on met en situation de remplir ce rôle — jusqu'à le fabriquer de toutes pièces. L'objet perdu (*ibid.*) n'est qu'un objet non encore construit, qui ne paraît ne plus être à disposition que parce que le sujet a cessé un certain temps durant de le mettre en place comme objet de jouissance, annihilé comme tel afin d'être intégrable au sujet. Sans la jouissance qui le caractérise comme objet et qui lui accorde ses caractères d'intérêt, l'objet s'évapore. La satisfaction, dont parle Freud (*ibid.*), peut très bien avoir existé de façon réaliste, elle ne donne que le modèle de l'implication du sujet dans le monde, une implication se présentant comme un objet possédant toutes les qualités requises pour que la jouissance du sujet y trouve son compte et que de cette jouissance le sujet tire existence. C'est la supposition que le sujet ne peut se mettre en correspondance (de représentation à réalité perçue) avec un objet qu'à la condition de trouver en lui, ou de les retrouver pour s'en emparer de nouveau, les qualités signifiantes qui font de cet objet un objet d'intérêt, c'est cette supposition qui, passée au premier rang, assure récursivement l'appréhension prédictive d'un tel objet : car il faut bien pour qu'il y ait retrouvaille, et dès la première fois, que cet objet remplisse les conditions de signification que le critérium subjectif lui impose en le filtrant pour ce faire. Je ne m'intéresse qu'aux objets qui possèdent les qualités qui m'importent — et ce d'autant plus que je les lui accorde en le constituant de toutes pièces à partir de ces qualités que j'expulse

forclusivement sur l'extérieur. L'objet d'amour est ainsi paré de toutes les qualités que le sujet projette sur lui — jusqu'à se vider soi-même.¹⁶

*

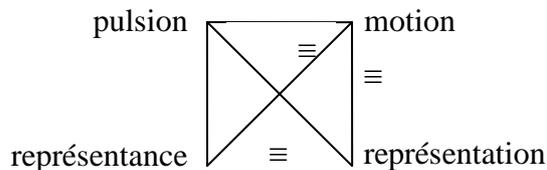
3. Le passage imprédictif à la prédictivité



Ici l'ordre d'organisation de la dénégation, dans le passage de ce qui est d'abord ensuspens (*Aufschub*, p. 14) et d'abord suspension, mise en attente due au penser (*Denkaufschub*, *ibid.*), à l'action motrice (et à la décharge), tient à l'imprédictivité d'un imaginaire qui a pris lui-même les qualités de la perception sensorielle. Ce n'est pas un processus (*Vorgang*, de nouveau) passif, dit Freud, mais un mode d'investissement et au total de frayage du sujet (*Ich*) dans le système perceptif.

L'imprédictivité prend chez Freud l'image de pseudopodes s'avancant sur l'extérieur pour goûter (tester, *tasteud*, p. 15) les qualités (les excitations) extérieures et qui se replient le travail de gustation ou de testing effectué.

L'imprédictivité se fonde ainsi sur les motions pulsionnelles (*Triebregungen*, *ibid.*) que je fais équivaloir (dans la différence maintenue selon des registres distincts) à la représentation et à la représentance (Freud se contentant d'identifier ces deux dernières).



Un tel jugement, en ce qu'il est le développement du principe de jouissance, participe du dualisme freudien :

¹⁶ S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », trad. fse. in *La vie sexuelle*, P.U.F., 3ème éd. corrigée, 1972, p. 102.

introduction dans le sujet / exclusion hors du sujet

Einbeziehung / Ausstoßung (p. 15)

⏟
jugement

Mais, ce faisant, cette bipolarité est celle de la pulsion elle-même, avec une note discordancielle, une fois de plus, qui est celle du déséquilibre entre Éros et Thanatos.

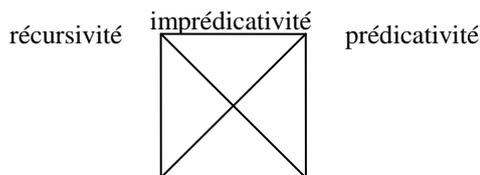
amour	destruction
pulsion érotique	pulsion de destruction
affirmation	négation
appartient à l'Éros	appartient à la pulsion de destruction
en tant qu'équivalent (<i>Ersatz</i>)	en tant que successeur (<i>Nachfolge</i>)
de l'unification	de l'expulsion
<i>Vereinigung</i>	<i>Ausstoßung</i>

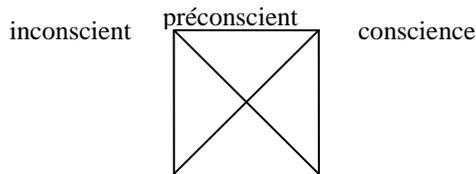
⏟
jugement

et j'ajoute :

imprédictif
⏟
récuratif prédictif

Quand Freud parle du fait que la création (*Schöpfung*, p. 15) du symbole de la (dé)négation a permis à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard du refoulement, il se situe strictement à ce niveau d'imprédictivité qui fait passer de la récurativité — en ce qu'elle est proprement refoulée, inconsciente, car elle n'assure par elle-même aucune qualité tangible à quoi que ce soit —, elle fait passer de la récurativité à la prédictivité du tangible. Le joint imaginaire s'entend qui fait lui-même passer de l'hypothétique à quoi correspond la récurativité au consistant tangible, mais aussi bien fictif, au praticable d'une représentation, cependant parfois sans consistance. Échapper au principe de jouissance, à l'hypothétique, à l'inconscient, permet une activité prédictive qui n'existerait cependant pas sans la signifiante qui se prolonge imprédictivement dans les objets qu'elle constitue en s'y transcrivant. Ainsi échappe-t-elle *dans* ces objets.





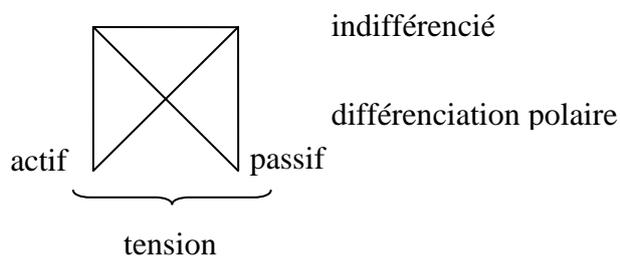
C'est pourquoi la négation, se situant à ce niveau au passage imprédictif vers la prédictivité, ne saurait se situer au niveau récuratif, inappréhensible, de l'inconscient. Et, comme je l'ai déjà spécifié précédemment, la dénégation fait lien du négatif au positif, passant ainsi outre leur non-rapport, mais, en changeant de niveau, pour opérer entre inconscient et conscience, entre affect et intellect.

*

4. Imprédictivité de la dénégation

Je vais résumer ici le propos antérieur afin de conclure. Au total, la dénégation est imprédictive : elle n'a pas d'autre objet que de soutenir le refus de cet objet-là (proposition (objet de discours), image (objet formel) ou objet tangible). Comme telle, elle fait néanmoins passer ce refus à la production qu'il implique d'un surnuméraire, d'un en-plus objectal qui n'est que la concrétion d'un passer-outre, elle fait donc passer de la récurativité (c'est-à-dire que la fonction — pulsionnelle, en particulier — ne se fonde que de ce qu'elle induit, autrement dit elle ne se fonde que de son opération même), une récurativité qu'elle maintient en son sein (une récurativité qui est discordancielle : cette discordance opère entre ce que la fonction récurative produit et ce qui la définit depuis ce produit lui-même), la dénégation fait passer la récurativité à la prédictivité (objectale et pour ce faire forclusive). Sur le fond, la dénégation échappe donc au propositionnel et à l'objectal en général, pour y retourner néanmoins en les faisant réaliser cet échappement par et dans leur consistance propre.

La dénégation permet ainsi le passage du passif à l'actif, mais par cette



voie proprement négative (transitant du discordanciel au forclusif, de la fonction à l'objet) qui s'avère située au niveau le plus strictement structural de ce schématisme. L'on passe donc à l'action motrice. Mais, parallèlement, la supposée passivité de la perception ne vérifie que l'intérêt du sujet pour ce qu'il va ainsi chercher à percevoir : et l'action, sinon l'acte, n'est que

la condition existentielle du sujet, la condition établissant les raisons qui l'amènent à s'en supporter existentiellement, autrement dit en tant que sujet de la jouissance (*Lust-Ich*).

Plus avant, c'est de l'Autre en général qu'il s'agit là, que le sujet suscite pour s'en soutenir. À mon avis, cette dialectique rend concomitants le sujet et l'Autre, sans que quiconque soit premier. Mais nous ne sommes pas dans l'objectivité d'un Autre constitué par devers soi : sujet (du narcissisme, de l'énonciation, de la jouissance et du spéculaire,...) et Autre participent de la même structure subjective. Ainsi on peut considérer réversivement que le sujet dépend de l'Autre qu'il induit néanmoins à cet effet :

(sujet → (sujet → Autre))
et (sujet → (Autre → sujet)).

Addenda (à venir)

1. Les modes de la négation dans la terminologie de « *Die Verneinung* ».
2. Le visuel dans « *Die Verneinung* ».
3. Incorporer n'est pas introjecter.
4. Nodalisation.